

Préface

C'est l'histoire d'une femme qui voulait être libre.

C'est l'histoire d'un pays comme le nôtre – l'Angleterre – qui n'a pas su protéger une enfant de l'esclavagisme, des traditions archaïques et de l'enfermement. C'est un récit bouleversant. Le cercle sans fin de la violence, de l'abandon à l'asservissement, de l'esclavage au mariage forcé, de la violence sexuelle à la prison à ciel ouvert.

Le témoignage de Sameem est précieux : elle s'érige en modèle pour ces millions de fillettes et de femmes victimes de la barbarie et des violences. C'est l'histoire d'une fuite désespérée pour recouvrer sa dignité. Puis vient la prise de parole. C'est à compter de ce moment que la sortie de l'enfer s'amorce, et que les femmes retrouvent leur humanité. Parler pour toutes celles qui se taisent. Parler pour dénoncer la banalisation de telles pratiques et se battre contre l'indifférence.

Au Pakistan, dans le pays où Sameem a vécu l'enfer, à Islamabad et Muzaffarabad, j'ai rencontré des femmes et des filles d'un courage extraordinaire. Je ne peux oublier la force de ces guerrières de l'ombre. Nilofar Bakhtiar, condamnée par les islamistes de la Mosquée Rouge pour avoir sauté en parachute avec un homme, Naima Mogul, vitriolée pour avoir osé demander le divorce, et tous ces visages de petites écolières rêvant d'un avenir loin des talibans.

Nous défendons des femmes qui vivent dans une négation de soi permanente imposée par les intégristes et les archaïques. Le moindre geste du quotidien est imposé par l'environnement familial, dans un mépris étourdissant qui finit par avoir raison de la plupart des personnalités, jusqu'à la déshumanisation. J'ai personnellement rencontré trop de femmes atteintes de ce

syndrome, le corps et l'esprit assommés, presque anesthésiés par les violences subies, n'en mesurant plus la gravité.

Dès lors, j'appelle tous ceux qui sont épris de liberté à entendre l'immense force intérieure d'une femme – Sameem –, qui a osé défier cet ordre implacable. Il y a urgence à saisir cette force, celle qui fera dire à Sameem, lors du procès de son frère : « L'occasion m'a été donnée de soutenir le regard de ma mère en femme libre. »

Le combat que nous menons tous les jours pour qu'une justice exemplaire soit engagée en faveur des femmes victimes de violences n'est possible que grâce aux témoignages de celles qui en sont revenues. Celles qui ont vécu le rabaissement psychologique, le premier coup de poing, le premier « pardon », puis la récidive... Grâce à ces femmes, nous avons pu élaborer de véritables projets de loi en faveur des victimes.

Mais il nous reste encore tant à accomplir. Nous devons inciter les parquets à empêcher certaines victimes de retirer leur plainte, il faut nommer des juges spécialistes des violences faites aux femmes, disposer d'unités policières formées à ce type de délinquance, accorder une aide financière substantielle aux femmes qui quittent le domicile conjugal, mettre fin au parcours du combattant de celles qui osent parler.

Il nous reste aussi tant à déconstruire. Comme les préjugés que nous portons sur les violences commises au sein de certaines communautés immigrées, où la différence culturelle nous sert de bien curieux alibi. « Chez eux, ces pratiques sont normales... », entend-on dire.

Je me suis battue et continuerai à m'opposer à ces idées reçues lâches et complaisantes. Afin d'être digne du regard de ces femmes redevenues libres.

Aujourd'hui, à l'heure où l'onde de choc des révolutions démocratiques se propage du monde arabe à la Chine, nous aspirons à une réconciliation de nos êtres avec l'universalité des droits.

Sihem Habchi,
présidente de l'association
Ni Putes Ni Soumises

Prologue

Il m'est difficile d'évoquer mon passé. Aujourd'hui encore, je pleure en repensant à ce qu'on m'a fait, à ce qu'on m'a dit. Mes souvenirs ne sont ni un réconfort ni un lieu de retraite ; ils sont une malédiction.

Ma mère représentait tout pour moi. Durant mon enfance, je me suis évertuée à ne lui donner aucune raison de ne pas me considérer comme sa fille la plus dévouée, la plus sage, la plus travailleuse. Une fille digne d'être sienne, une fille qu'elle pourrait chérir comme il se doit. Une fille qui mériterait son amour.

Il y a quelques années, lorsque j'ai révélé mon histoire, la personne à qui je me suis confiée a remarqué, sa stupéfaction passée : « Tu as dû être adoptée, ce n'est pas possible autrement. Aucune mère ne traiterait sa propre fille comme ça. Nous devrions rechercher ton dossier dans les archives des services sociaux pour trouver qui était ta vraie mère, voir ce que nous pouvons apprendre sur tes origines. »

Cela semblait si simple, si sensé. Voilà ce qui avait dû se passer ! Pourquoi n'y avais-je pas songé plus tôt ? L'adoption expliquerait beaucoup, elle apporterait une réponse à toutes mes questions. J'ai accueilli son idée avec enthousiasme, et c'est ainsi que nous nous sommes retrouvées toutes les deux dans un bureau, quelques semaines plus tard. Le visage

ruisselant de larmes, j'ai parcouru le dossier que l'on venait de me remettre. Non, je n'avais pas été adoptée. J'avais été recueillie par les services sociaux à un moment où ma famille ne s'en sortait plus, puis rendue quelques années plus tard, lorsqu'elle avait de nouveau voulu de moi. Désirant plus que tout porter un regard heureux sur mon enfance, j'avais vu dans ces recherches un moyen de me réapproprier ces années. Au lieu de quoi je me suis sentie agressée par mon propre passé. C'étaient les miens qui m'avaient frappée, battue, fouettée, enlevée, mariée de force, terrifiée, ignorée, humiliée et, pis que tout, privée d'affection. Je pouvais me remettre de beaucoup de mauvais traitements, mais pas de cela. Je n'étais qu'une petite fille, une petite fille qui ne voulait rien d'autre que ce qu'on refusait de lui donner : l'amour.

1

J'avais six mois lorsqu'on m'a retirée à la garde de mon père pour me placer dans un foyer pour enfants. Ma mère, tombée malade après ma naissance, est retournée au Pakistan avec mes frères et sœurs. Pourquoi est-elle partie sans moi ? Pourquoi mon père ne l'a-t-il pas accompagnée ? Je l'ignore. M'entendant pleurer à longueur de journée et de nuit, les voisins ont prévenu les services sociaux. J'ai lu dans mon dossier que mon père, atteint d'une maladie mentale, n'avait pas été considéré apte à s'occuper seul d'un nourrisson. Lorsque ma mère est revenue avec toute la famille, les services sociaux ont pourtant continué à s'occuper de moi.

J'ai vécu au foyer les meilleurs moments de mon enfance. J'ai connu là-bas un bonheur que je ne devais plus éprouver jusqu'à l'âge adulte.

Mes souvenirs de cette période sont teintés d'une certaine frustration car, si je parviens à revoir vaguement mon quotidien, je ne me remémore pas grand-chose des personnes avec qui je le partageais ou de l'école maternelle. Les jours et les semaines se confondent. Je me rappelle les saisons, le froid et la neige en hiver, la chaleur et le ciel radieux en été, mais rien de plus. Cependant, le passé ressurgit parfois sans crier gare. Un soir, alors que je lisais une histoire,

un flash-back m'a ramenée à une époque où quelqu'un me la racontait. J'entendais la voix de cette personne prononcer les mots juste avant que les miens ne se forment. Comme aucun membre de ma famille ne m'a jamais fait la lecture, il s'agissait probablement de la voix de Tatie Peggy, la dame qui s'occupait de moi au foyer.

Le souvenir le plus net que je garde du foyer pour enfants remonte au Noël de l'année de mes six ans, celui où j'ai reçu ma poupée Sindy. Avec les cinq ou six autres pensionnaires, nous attendions dans un état d'excitation croissante qu'on nous distribue les cadeaux empilés dans le grand salon. Tout en haut de cette montagne de présents, un paquet rouge scintillant m'était destiné. Un vif sentiment de joie m'a submergée lorsque je l'ai déballé. Même si j'adorais ma poupée mannequin, je ne l'ai pas emportée avec moi lorsque j'ai quitté le foyer pour aller vivre avec ma famille. Je l'ai regretté par la suite, ce qui explique sans doute que je me remémore si bien ce Noël.

Jamais je n'ai manqué d'amour au cours de cette période. Pour m'en donner, il y avait Tatie Peggy, une petite femme potelée au visage rond et aux yeux gentils qui sentait le savon, les fleurs et le pain chaud. L'hiver, elle coinçait ses cheveux courts sous son écharpe, d'où émergeait une petite frange qui s'agitait dans le vent frais soufflant de la lande de Cannock Chase.

Je me souviens aussi très distinctement de Cannock Chase, des promenades, ou plutôt des galopades, là-bas. Jet, le gros labrador noir du foyer, nous accompagnait sur la lande, où il courait çà et là à la poursuite de lapins, d'oiseaux ou simplement de courants d'air, avant de revenir vers nous à toute vitesse,

nous arrachant des éclats de rire. J'adorais enfouir mon visage dans l'épais pelage de sa nuque et flatter sa tête lustrée.

Du foyer proprement dit, je ne me rappelle que la salle à manger, où nous prenions les repas, le grand salon, où nous regardions la télévision, ma chambre et la cuisine. Je m'asseyais sur le plan de travail, cuillère à la main, pour racler la casserole après avoir aidé à confectionner des gâteaux. Je portais toujours mon tablier dans cette pièce, pour ne pas me salir. De couleur bleue, il était pendu avec ceux des autres enfants à une patère près de la porte.

Les murs de ma chambre, qui comptait trois lits simples, étaient ornés de posters de David Cassidy et des Bay City Rollers, dont j'idolâtrais le chanteur, Les McKeown. Mon lit était flanqué d'un meuble de rangement dans lequel je plaçais mes trésors : Sindy, un petit dauphin en porcelaine acheté lors d'une excursion à la mer à Rhyl, un livre de la salle de jeux et des pommes de pin ramassées dans les bois voisins. Lorsque je posais la tête sur mon oreiller, je pouvais, si les rideaux étaient entrebâillés, voir tous ces objets avant de m'abandonner au sommeil.

L'un des deux autres lits accueillait Amanda. D'aussi loin que je me souviens, Amanda, de six mois ma cadette, avait toujours vécu au foyer. Elle et moi étions inséparables. Nous faisons tout ensemble, comme les meilleures amies au monde. Nous étions dans la même classe à l'école et, lorsque nous nous amusions dans la salle de jeux du fond du couloir et que les deux garçons de la chambre voisine essayaient de nous chiper nos jouets, nous nous défendions mutuellement. Les deux garnements finissaient toujours par se faire pincer. Ils répondaient alors aux

adultes et les insultaient, ce qui leur valait d'être privés de télé le samedi matin.

Nous adorions l'immense jardin de derrière, où nous jouions dès que l'occasion nous en était donnée. Même en hiver, quand nous avons besoin d'aide pour chausser et retirer nos bottes en caoutchouc, il restait notre endroit favori. Il recelait des toboggans, des balançoires, de l'herbe sur laquelle nous rouler, des buissons derrière lesquels nous tapir, des cachettes secrètes où jouer avec nos poupées dans l'après-midi. En été, c'était toute une affaire de nous faire rentrer.

Pendant la semaine, je portais, pour l'école, une jupe qui descendait aux genoux et un gilet de laine avec des petits boutons rouges. Lorsque j'étais toute petite, Tatie Peggy devait le boutonner pour moi. J'ai conscience aujourd'hui que ce n'était qu'une petite école, avec une minuscule cour de récréation, mais pour moi elle s'apparentait au monde entier.

Chaque matin d'école, Tatie Peggy nous réveillait à 7 h 30. Nous nous lavions et nous habillions, ce que je pouvais alors faire sans aide, puis nous descendions prendre le petit déjeuner. Nous trouvions la table déjà dressée, avec des bols de céréales, des assiettes de toasts et un petit verre de jus de fruits pour chacun. Si Amanda avait du mal à lire l'heure, j'avais appris plus vite et, quand nous ouvrons l'œil le matin, je lui disais avec fierté dans combien de temps Tatie Peggy viendrait nous tirer du lit.

À l'école, mon bégaiement me valait d'être taquinée par les autres élèves. Je devais apprendre à parler plus lentement, laisser à mon esprit le temps de former tous les mots avant d'ouvrir la bouche. Tatie Peggy me faisait rire en disant que mon cerveau

courait plus vite que moi. En gloussant, j'imaginai une cervelle en train de piquer un sprint. Avec le temps et beaucoup d'exercices, en apprenant à reprendre mon souffle aux bons moments et à chanter les sons difficiles, j'ai réussi à le maîtriser, jusqu'à ce qu'il ne me gêne plus du tout.

Les problèmes n'étaient toutefois pas terminés, car mes pieds ont pris la relève. Souffrant d'une malformation de naissance, j'ai subi plusieurs opérations au début de mon adolescence. Je ne m'en souviens que vaguement mais mon dossier l'explique : « Marche toujours avec les pieds écartés... si nécessaire attelles en plastique. Ses pieds se tordent au niveau de la cheville. »

Comme j'étais légèrement plus âgée qu'Amanda, j'étais autorisée à rester debout un peu plus tard le soir. Même si je tombais de sommeil, étendue sur le canapé devant *Crossroads*¹, je m'insurgeais dès que quelqu'un faisait mine de me dire d'aller au lit. Quand, enfin, je rejoignais notre chambre, je prenais garde à ne pas réveiller Amanda, fermant la porte bien comme il fallait, la poignée tournée pour éviter que le pêne ne cogne l'encadrement, comme me l'avait montré Tatie Peggy.

Le week-end, nous faisons la grasse matinée, ce qui ne nous empêche pas d'être toujours prêts à descendre avant même que le personnel pût nous accueillir. Autorisés à rester en pyjama jusqu'au déjeuner, nous nous installions devant la télévision ou jouions avec Jet. L'après-midi, après nous avoir fait mettre bottes et manteau, un éducateur nous accompagnait au magasin de bonbons du coin de la rue, où

1. Feuilleton télévisé britannique.

nous dépensions notre argent de poche. Nous marchions ensuite jusqu'à Cannock Chase, où nous passions le restant de l'après-midi si le temps le permettait.

C'est à Cannock Chase que j'ai vécu les instants les plus heureux de mon enfance. Avec ses kilomètres de bois et de grands espaces, cet endroit nous paraissait, à Amanda et moi, magique. Nous avions l'impression qu'il s'étendait à l'infini. Il abritait des petits ruisseaux au bord desquels nous nous allongions pour plonger le regard dans leurs eaux boueuses, ainsi que de minuscules fossés où nous nous cachions et observions les nuages qui défilaient au-dessus de notre tête. Cannock Chase semblait posséder ses propres couleurs et sa propre odeur, que je n'ai retrouvées nulle part ailleurs. C'était l'endroit idéal pour gambader et nous livrer à des jeux de poursuite, des parties de cache-cache et autres passe-temps de notre invention, comme la chasse au lutin des bois, pour laquelle, perchés dans les arbres, nous nous faisions un devoir de crier à tue-tête, excités comme des puces.

Jet appréciait lui aussi la lande. Il gambadait à nos côtés et, quand nous étions épuisés, s'asseyait près de nous, poussant des halètements qui rivalisaient avec les nôtres. Dès que nous lui lançions un bâton, il bondissait à sa poursuite, ne manquant jamais de nous le rapporter.

Au terme de ces longs après-midi, nous rentrions à la maison affamés. Après nous être lavé les mains, nous prenions place devant le délicieux dîner qui nous attendait sans faute le samedi soir, généralement composé de hamburgers et de frites avec, de temps en temps, de la glace en dessert. Il y avait parfois des

sandwichs à la banane, mais comme j'en avais horreur, j'avais droit à des sandwichs au concombre. Les grands soirs, nous dégustions des sandwichs au bacon. Mais ce que j'aimais par-dessus tout, c'étaient les desserts et les gâteaux.

Le dimanche, nous mettions nos beaux habits pour aller à la messe, puis au catéchisme. J'adorais le catéchisme, où nous chantions des cantiques qui me restaient dans la tête. Je les entonnais souvent sur le chemin du retour, notamment *Morning Has Broken* et *All Things Bright and Beautiful*.

Je garde le souvenir d'un dimanche très particulier où nous avons été autorisés à aller sonner les cloches dans la tour qui se dressait derrière la vieille église. Les adultes nous ont guidés avec prudence dans l'escalier raide jusqu'aux cordes, qui filaient vers les cloches loin au-dessus de notre tête. Ils nous ont alors montré où attraper les cordes pour ne pas se brûler les mains et, attachant une ficelle à chacune, nous ont expliqué comment tirer pour les faire descendre, en prenant soin de laisser la ficelle filer entre nos doigts quand elle remontait pour ne pas nous faire mal. Au moment de sonner, nous n'avons pas fait grand-chose, plus qu'aidés par les adultes, mais lorsque les cloches ont retenti, elles ont produit un bruit tellement plus fort que celui que nous entendions d'en bas qu'Amanda et moi avons collé les mains sur nos oreilles avec des hurlements de joie.

Je me sentais en sécurité, bichonnée : les plats nous attendaient sur la table à l'heure du repas ; en classe, j'étais toujours assise à côté de ma meilleure amie ; et Jet, invariablement, rapportait le bâton que nous lui lancions. Chaque matin, Tatie Peggy me réveillait,

chaque soir elle venait me voir après le bain, me bordait et me donnait un baiser de bonne nuit. Si je tombais, elle me relevait, si je m'égratignais le genou, elle nettoyait la blessure et me mettait un pansement. Elle était si gentille avec moi qu'aucun doute ne subsistait dans mon esprit : elle ne pouvait qu'être ma mère. Les mamans étaient toujours gentilles avec leurs enfants dans les histoires que nous lisions. La fois où je lui en ai fait la remarque, elle a ri : « Non, je suis ta tatie, Sam, comme pour tous les enfants ici. »

Un jour que je jouais à chat dans le jardin avec Amanda, courant aussi vite que mes jambes me le permettaient pour échapper à mon amie, je suis tombée et me suis écorché le genou. Éclatant en sanglots, je suis rentrée clopin-clopant à la maison pour montrer ma blessure à Tatie Peggy, qui a affirmé : « Les petites filles courageuses ne pleurent pas. Là, là, chut... Souffle sur ton genou, tu vas voir, la douleur va disparaître. » Prenant sur moi, j'ai obéi, ce qui m'a valu un compliment : « En voilà une petite fille courageuse ! Regarde, tu n'as plus mal maintenant. » J'ai gratifié Tatie Peggy d'un sourire rayonnant. J'aimais être une petite fille courageuse.

De temps à autre, mon père me rendait visite au foyer. Qu'il vienne pour repartir peu après ne me paraissait pas du tout bizarre. Après s'être entretenu avec le personnel, il ressortait du bureau, m'ébouriffait les cheveux et me donnait des bonbons cachés dans sa poche. Puis il disparaissait. Papa était plus grand que toutes les autres personnes du foyer. Il souriait tout le temps et ses dents blanches brillaient sur sa peau sombre. Je ne me souviens pas de ce qu'il

me disait. En fait, je ne me souviens que des friandises, que je gardais précieusement afin de les partager avec Amanda. Papa passait son bras autour de moi et me parlait gentiment, riant avec moi lorsque je piochais des bonbons et des chocolats dans ses poches. Il discutait toujours un petit moment avec Tatie Peggy ; je ne les écoutais pas, mais je sentais alors leur regard se poser sur moi. Malgré tout, mon père restait un personnage lointain, étranger à ma vie au foyer. C'était mon papa, c'est à peu près tout ce que je retiens de ses visites. Comme je ne savais jamais quand les prochaines se produiraient, je ne les attendais pas avec impatience, pas plus que je ne les redoutais ou qu'elles suscitaient en moi une autre émotion. C'était pour moi dans l'ordre des choses : comme il m'arrivait de tomber et de m'égratigner le genou, papa venait alors les poches remplies de bonbons.

Une seule personne apportait un peu de changement à mon train-train quotidien. Parfois, en revenant du jardin, je trouvais le lit près du mien fait. Je dévalais alors l'escalier pour frapper à la porte du bureau, où Tatie Peggy m'attendait avec ma sœur. La présence de Mena au foyer constituait l'événement le plus important de ma vie. Plus important encore que Noël ou les sorties à la mer. J'avais quelque'un rien qu'à moi, or cela me donnait le sentiment d'être à part.

La première fois que Mena est venue, j'ai d'abord été déroutée par les changements dans ma chambre. Je me suis demandé qui était cette drôle de petite fille à côté de Tatie Peggy. Elle semblait si différente avec sa longue robe et son pantalon ample. Elle était plus petite que moi et ses cheveux, aussi noirs que les

miens, étaient rassemblés en une longue natte. Ouvrant de grands yeux écarquillés, elle se cramponnait à Tatie Peggy comme si elle craignait d'être emportée au loin. J'étais très contente d'avoir une nouvelle compagne de jeux, même si elle semblait vraiment timide.

« Sam, voici ta sœur, Mena, a annoncé Tatie Peggy. Elle va rester avec nous pendant un petit moment. Viens lui dire bonjour. »

Ma sœur ? Bien sûr, je connaissais la signification de ce mot, mais je ne connaissais pas l'existence de ma sœur. Quand je lui ai souri, elle m'a répondu par un regard méfiant. J'ai alors pris sa main dans la mienne.

« Bonjour. »

Elle a continué à me fixer sans rien dire.

« Pourquoi ne montes-tu pas avec Mena pour lui montrer votre chambre ? a suggéré Tatie Peggy. Nous avons rangé des habits dans le dernier tiroir de ta commode, tu devrais l'aider à se changer. Elle aimerait peut-être jouer, or elle ne voudrait pas salir ses jolis vêtements de la maison. »

Que voulait dire Tatie Peggy ? Ses vêtements de la maison ? Mena était pourtant à la maison, non ? Il arrivait que les adultes disent de drôles de choses, je me suis donc retournée sans m'attarder sur la question et, la main de Mena fermement serrée dans la mienne, me suis dirigée vers l'escalier.

Ma sœur ! Ma sœur à moi ! J'étais tellement fière. Jamais la sœur d'un autre enfant n'était venue vivre au foyer. Quelle chance de l'avoir avec moi ! J'étais surexcitée. J'allais lui montrer ma chambre, puis la présenter à Amanda, et nous irions ensuite faire de la balançoire dans le jardin. Peut-être m'apprendrait-elle de nouveaux jeux à pratiquer dans les bois.